

## RECENSION

**Xavière Gauthier, *Hurler avec les chiens*, Paris : Les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2017. (120 pages)**

Un questionnement riche et diversifié portant sur le *statu quo ontologique*, pour employer un terme de Pascal Quignard, marque dramatiquement notre actualité épistémique et politique. Le nombre de publications traitant « la question animale » et réfléchissant sur la différence anthropologique (citons parmi bien d’autres, les essais de Tristan Garcia,<sup>1</sup> Corinne Pelluchon,<sup>2</sup> Étienne Bimbenet,<sup>3</sup> Anne Simon<sup>4</sup>) ; l’altération de nos pratiques alimentaires qui se rangent à présent sur une échelle qui va de la souplesse flexitarienne à la radicalité végétarienne ; l’avènement des partis animalistes dans les pays de l’Union Européenne – ces phénomènes manifestent une mutation de la sensibilité collective à l’égard des animaux dans les démocraties de marché. Nous ne supportons pas qu’ils souffrent car nous nous identifions à eux en tant qu’êtres vivants et sensibles.

Une telle mutation signale une culpabilité causée, comme Garcia et Bimbenet l’ont expliqué, par la *schizophrénie* qui, depuis la révolution industrielle, n’a eu de cesse de creuser le partage des animaux entre ceux que nous aimons et ceux que nous mangeons. Cette nouvelle sensibilité constitue une tendance morale majeure des sociétés occidentales, laquelle peut être vue soit comme un nouveau front de la crise de l’humanisme (effacement de la différence anthropologique, redéfinition biologiste de l’humain en tant qu’animal comme les autres), soit comme un humanisme élargi (inclusion de l’humain dans une communauté plus large que celle des congénères, inclusion des animaux dans la sphère du *nous*, l’humain excédant son humanité).

Quoi qu’il en soit cette tendance morale exige de resserrer la proximité entre humains et animaux, ce qui se vérifie particulièrement dans le cas des chiens, paradigme de l’animal de compagnie. Sur eux se déverse notre affectivité. Leur solide amitié avec les hommes ne remonte pas à la modernité mais, à en croire Pascal Quignard,<sup>5</sup> Mark Alizart,<sup>6</sup> et Albert Hughes (le metteur en scène du film *Alpha*) aux échanges et aux liens que les pré-hommes et les loups ont établis entre eux et qui ont tissé leur coévolution et leur inter-domestication.

Dans *Hurler avec les chiens*, Xavière Gauthier s’insurge contre la proximité croissante entre humains et chiens. Dans un discours essayiste ponctué de fragments autobiographiques et de citations d’une myriade d’écrivains – Quignard, Collette, Condé, London, Le Clézio, Shakespeare, Sand, etc. –, l’auteure porte le regard d’une « cynophobe » sur l’humanisation des chiens dans la société française. Écrit pour démystifier la notion d’animal de compagnie, *Hurler avec les chiens* se réclame de la tradition des textes « cynophobiques » de Perrault et de Freud. « Tous les chiens sont des loups (...). Et s’en souviennent » (22), car la mémoire génétique canine est bien plus forte et consistante que ne l’est la domestication. Dans un paysage politico-intellectuel où les frontières et les murs ont mauvaise réputation, Xavière Gauthier soutient la nécessité d’une limite qui la mette à l’abri des chiens qui envahissent les maisons, les jardins, les rues, les restaurants, les trains, les ascenseurs...

Son essai plaide pour une clôture qui instaure une distance, une séparation et une protection de façon à amoindrir l'angoisse et le dégoût de la cynophobe. Dans sa véhémence et son humour, cet essai étonne parce qu'il diverge du « consensus canin de la population » (72) qui nous enjoint de fréquenter les gentils et affectueux canidés et à y prendre goût, sans se soucier le moins du monde qu'une minorité névrotique d'humains ne supporte pas la présence d'un chien. Pour la cynophobe, la proximité du chien est toujours excessive, intolérable, épouvantable. C'est l'*overproximity* de la gueule grande ouverte aux crocs qui s'apprêtent à déchiqeter son corps. Entre Sujet et Chose, l'abjection phobique instaure un *ersatz* de distance simultanément impérative et précaire. La cynophobe n'est pas surprise quand un chien attaque et essaie de manger un être humain. Elle sait – peut-être parce que les femmes ne se sont pas liées d'amitié avec les loups pour apprendre avec eux à chasser en meute - que les chiens sont des fauves, qu'ils sont carnivores.

La cynophobie est peut-être ce savoir, mémoire archaïque sédimentée en marge de la sphère masculine des activités cynégétiques. Xavière Gauthier multiplie les exemples qui prouvent que la cynophobie n'est pas une idiosyncrasie plus ou moins fantasmagorique mais qu'elle se fonde sur un sol bien réel. Récits et statistiques de morsures et autres agressions canines, parfois mortelles, s'accumulent pour montrer que le chien est un « concentré d'agressivité » (67) et pour critiquer l'attitude collective de dénégation et de minimisation de ces agressions quand bien même des enfants de 3 à 9 ans constituent 63% des victimes des 200 000 morsures ayant lieu en France chaque année (22-23). Dans la nourriture gourmet ou diététique, les crèches, les services de traduction, le yoga, l'hystérectomie plus chère pour les chiennes que pour les femmes, les 10 millions d'euros par an pour ramasser les déjections canines à Paris, l'auteure déplore la confusion des chiens avec les humains - « et on prend les gens pour des chiens » (36) - au nom d'un supposé « merveilleux équilibre affectif apporté par ces animaux 'nécessaires au corps social' » (37). Mais qu'est-ce que cet « équilibre affectif » ? Le chien à la place de l'enfant, de l'amant, du copain, pour les solitaires en terre urbaine. En lisant Gauthier on comprend que c'est bien l'idéologie de l'équilibre affectif du corps social qui relève du fantasmagorique, pas la phobie.

Xavière Gauthier ne nie pas l'affinité des hommes avec les chiens. L'organisation sociale humaine imite la meute et en dérive. « Les tribus d'hommes préhistoriques s'acoquinèrent logiquement avec les meutes de chiens sauvages, ils étaient proches, utilisaient les mêmes techniques de chasse, pour rabattre et traquer le gros gibier. Puis, ces bestioles avaient le même type d'organisation sociale que les hommes : un chef, le plus costaud, une hiérarchie à bien respecter, sinon crève, et les femelles en dessous de tout. Un modèle » (24).

Quignard ne dit pas autre chose : la chasse en meute, enseignée aux hommes par les loups, engendre la société humaine. Gauthier y ajoute la discrimination et la subalternisation des femmes. Au long de son livre, elle cite *Le sexe et l'effroi* à plusieurs reprises pour souligner la dimension sexuelle de l'horreur qui stupéfie et pétrifie (*excitare* est un verbe d'abord cynégétique ; pas étonnant alors que Loup fascine le Petit Chaperon Rouge alors qu'il épouvante l'Homme aux Loups). En outre ce qu'elle dit sur la *polis* canine fait retentir un passage de *La barque silencieuse* où Quignard aborde la nature éminemment politique du chien : « Les chiens obéissent à leur dominant. Ce sont des animaux de meute, des passionnés d'intégration, des amateurs de récompenses, des adorateurs de leader. L'attachement que les chiens portent à leur

maître est si incroyable qu’il est devenu légendaire » (104). Gauthier renchérit tout en donnant du chien une image bien peu aimable aux antipodes du stéréotype humaniste : « Le chien est un loup pour l’homme, il est conçu pour attaquer plus faible que lui, pour dévorer ce qui ne parvient pas à se défendre, pour se nourrir de chair vive. Il a une logique binaire simpliste : ou dominant ou dominé » (24-25).<sup>7</sup> Aussi n’obéit-il à l’homme que si celui-ci est debout en position de dominant. Là il le reconnaît comme maître. Sinon il attaque.

Ce livre dissident donne une voix à un des groupes minoritaires les plus méprisés par la meute humaine. Les cynophobes, comme les obèses, se taisent et se cachent pour ne pas s’attirer le mépris de la majorité soi-disant « normale » qui n’a aucune empathie pour leur souffrance. Tout au plus sont-ils livrés à cette sorte de nouvel obscurantisme des rééducations et des thérapies tous azimuts. En déconstruisant le mythe du chien, Xavière Gauthier soutient la nécessité d’une frontière qui, si elle n’est peut-être pas ontologique, doit au moins être physique. Que les canidés aient joué un rôle majeur dans l’anthropogenèse ne fait que renforcer la nécessité de s’en écarter et de s’en distinguer : depuis lors un bon bout de chemin a été parcouru si bien que les femmes ne sont plus en dessous. En posant l’origine canine de la misogynie et du sexisme, l’auteure bouscule les théories de l’affinité et de la convivialité entre femmes et chiens comme celles de Clarisse Pinkola Estes,<sup>8</sup> – non, les femmes ne courent pas avec les loups – ou de Donna Haraway,<sup>9</sup> – non, les femmes n’embrassent pas les chiennes sur la bouche (ou le museau). Aux yeux de la cynophobe rien n’est plus abject. Dans l’acception de Kristeva,<sup>10</sup> l’abject est effondrement du sens et du monde qui a effacé ses limites.

**Cristina Álvares - Université du Minho (Portugal)**

© 2019 *Le sans-visage / Faceless*

ISSN 2642-2115

<sup>1</sup> Tristan Garcia, *Nous, animaux et humains* (Paris : Bourin, 2011).

<sup>2</sup> Corine Pelluchon, *Manifeste animaliste* (Paris : Alma, 2017).

<sup>3</sup> Étienne Bimbenet, *L’animal que je ne suis plus* (Paris : Gallimard, 2011).

<sup>4</sup> Anne Simon, « Du peuplement animal au naufrage de l’Arche : la littérature entre zoopoétique et zoopoéthique », *Esprit Créateur* 57.1 (2017) : 83-98.

<sup>5</sup> Pascal Quignard, *Mourir de penser* (Paris, Grasset, 2014) 89-90.

<sup>6</sup> Mark Alizart, *Chiens* (Paris : PUF, 2018).

<sup>7</sup> Pascal Quignard, *La barque silencieuse, Dernier royaume VI* (Paris : Seuil, 2009).

<sup>8</sup> Clarissa Pinkola Estes, *Femmes qui courent avec les loups* (Paris : Grasset, 1996).

<sup>9</sup> Donna Haraway, *When Species Meet* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2007).

<sup>10</sup> Julia Kristeva, *Pouvoirs de l’horreur* (Paris : Seuil, 1980).